
VOYAGE AU DARFOUR;

PAR BROWNE.

(1793—1799.)

Excité par le désir de visiter l'intérieur de l'Afrique, W. G. Browne partit d'Angleterre à la fin de 1791. Une traversée de vingt-six jours le fit arriver en Égypte; il entra dans le port d'Alexandrie le 10 janvier 1792.

Browne, d'après les informations qu'il recueillit à Alexandrie, résolut d'entreprendre la découverte des vestiges du temple de Jupiter Ammon dans le désert de Libye; il parvint effectivement à Siouah, où la vue des ruines qui subsistaient encore lui prouva qu'il avait réussi dans sa tentative. Il voulut pénétrer plus avant dans l'ouest, des obstacles insurmontables s'y opposèrent. Il reprit donc la route d'Alexandrie, puis remonta le Nil jusqu'au Caire.

Il passa une partie de l'été à étudier l'arabe, et le 10 septembre il s'embarqua pour la Haute-Égypte. Son projet avait d'abord été d'aller en Abyssinie; mais à Assouan, où il était le 30 oc-

tobre, il apprit que la guerre qui venait d'éclater entre les mamelouks du Saïd et le cachef d'Ibrim, empêchait de pénétrer en Nubie: depuis plusieurs mois les caravanes étaient arrêtées; on ne pouvait se procurer un seul chameau. En conséquence Browne descendit le Nil. Le 7 novembre il était à Ghenné. La curiosité le conduisit au travers du désert à Cosseïr, port sur la côte de la mer Rouge; le commerce y est assez actif; cette ville est située dans un terrain stérile; on va chercher l'eau potable à un puits éloigné de trois heures de marche. Browne revint ensuite au Caire.

Enfin il apprit en 1793 que la caravane des Djelabs du Darfour ou du Soudan allait retourner dans ce pays; aussitôt l'espoir d'arriver en Abyssinie par cette contrée lui fit naître le désir de profiter de cette occasion. Il partit aussitôt pour Assiout, il s'y procura des chameaux, se munit de provisions, et se mit en route avec la caravane le 25 mai. C'était la saison la plus chaude de l'année, en conséquence la moins favorable pour voyager. Le chemin que l'on suivit est le même que celui que prit Poncet, médecin français, pour aller en Abyssinie au commencement du dix-huitième siècle. On passa par l'Oasis d'El-Khargéh, probablement dans une direction qui ne permit pas de voir les monumens qui rendent ce canton remarquable, car Browne n'en parle pas.

On traversa le désert; pendant plusieurs jours on voyageait sans rencontrer un seul lieu habité; ceux-ci étaient composés de quelques cabanes chétives. Selimé où l'on se reposa le 24 juin est une petite Oasis verdoyante, au pied de rochers peu élevés. Il n'y croît rien qui puisse servir à la nourriture des hommes ni des animaux. Cinq jours après on était à Leghi où l'on trouva un peu d'eau qui avait le goût saumâtre. Les chameaux étaient épuisés de fatigue; pour comble de malheur, le chabir, ou chef de la caravane, ne savait de quel côté tourner ses pas; car, quoi qu'il y eut parmi les voyageurs plusieurs personnes qui avaient traversé le désert une douzaine de fois, aucune d'elles ne connaissait le véritable chemin. Le vent de sud fatiguait beaucoup par la quantité de sables qu'il entraînait dans l'air.

Enfin le 23 juillet on atteignit Ouadi Masrouk, première source située dans le Darfour. On fut obligé, pour échapper aux ravages des fourmis blanches et aux torrens de pluie, de se réfugier à Soueïni. Toute personne qui arrive avec les caravanes dans ce village, est obligée de s'y arrêter jusqu'à ce qu'il plaise au sultan de lui faire connaître ses volontés. Browne demanda au melek, ou gouverneur, la permission d'aller auprès du sultan, et offrit de payer les droits qu'on demanderait sur les marchandises quoiqu'il ne fut pas

commerçant; mais il avait été desservi par Ali-Hamad, qu'on lui avait recommandé au Caire pour être son agent dans le Darfour, où toutes les affaires se font par échange. Ce misérable, dès que l'on fut arrivé à Soueïni, trouva le moyen d'engager un de ses camarades à se rendre auprès du sultan pour l'avertir que Browne était un Franc, un infidèle rempli de desseins dangereux, et qu'il ferait bien de se tenir en garde contre lui. En conséquence, il arriva bientôt un ordre du sultan qui autorisait Browne à partir pour Cobbé, mais lui enjoignait d'y demeurer dans la maison d'un particulier désigné jusqu'à ce qu'il eût reçu l'ordre de paraître devant le monarque. Browne soupçonna quelque perfide manœuvre: cependant il ne put deviner le complot tramé contre lui. Il prit le parti d'obéir.

Le 7 août on entra dans Cobbé, ville la plus fréquentée par les djelabs. Tous ceux qui avaient connu Browne en Égypte et pendant la route, et qui auraient pu lui rendre service, se dispersèrent. Que l'on juge de son inquiétude et de son affreuse position; il était seul, et les Darfourains qui le regardaient comme un infidèle et un impie dont la couleur même était à leurs yeux le signe de quelque maladie, de la réprobation divine, ou du moins de l'infériorité de son espèce, répugnaient à communiquer avec lui.

Le tourment d'esprit qui occupait Browne lui causa une maladie violente; à peine convalescent, il courut à El-Facher où résidait le sultan; il y fut reçu avec dédain; lorsqu'il parla d'être présenté au monarque, on l'écouta froidement: le melek auquel il s'adressait le lui promit vaguement, et lui demanda à voir ses marchandises; on s'empara, malgré ses réclamations, de celles qui convinrent le plus, et on les évalua bien au-dessous de leur prix réel. Bientôt après, accusé méchamment d'avoir violé une jeune esclave, il fut, par les machinations de ses ennemis, condamné à donner diverses marchandises pour sa valeur. Heureusement pour lui les djelabs, irrités de l'injustice dont il était la victime, se hâtèrent d'en informer le sultan.

Alors ce prince, à qui jusqu'alors Browne avait inutilement essayé de parler, quoiqu'il se fût plusieurs fois présenté à son audience, lui envoya ordre à Cobbé où il était retourné, de venir le trouver. L'amour de la justice, ou la commisération pour un étranger opprimé, n'entraient pour rien dans la détermination du sultan. Mais ayant entendu dire que les Francs jouissaient d'une grande faveur auprès des maîtres de l'Égypte, et que si quelqu'un d'entre eux éprouvait des vexations dans le Darfour, on s'en vengerait aisément sur les djelabs qui iraient au Caire, en faisant

juridiquement saisir leurs marchandises, il craignit de compromettre les intérêts de ceux-ci. Browne lui fut donc amené, ainsi que ses adversaires; le sultan décida qu'ils avaient trompé le Franc, et déclara qu'à l'avenir il le protégerait.

Le sultan ordonna de plus que Browne et ses adversaires iraient chez le melek des djelabs qui ajusterait leur différend. Celui-ci reconnut la fausseté de l'inculpation relative à la jeune esclave; en conséquence, on rendit à Browne ce qui lui avait été pris pour cette affaire. Il ne fut pas si heureux pour la restitution des autres effets qu'Ali-Hamad et ses complices lui avaient volés. Il ne reçut pour tout dédommagement que le sixième de ce qui lui avait été enlevé.

Encouragé par les bonnes manières du melek des djelabs, Browne voulut obtenir, par sa médiation, la permission d'aller avec des expéditions militaires dans le Sennaar, ou dans le Kordofan à l'est, ou dans le Bergou à l'ouest. Par la première route, il espérait arriver en Abyssinie, ou en Égypte; par la seconde, il était presque certain de faire des découvertes importantes sur le cours du Bahr-el-abiad ou vrai Nil, peut-être même de parvenir à sa source, et par la troisième, de reconnaître le cours du Niger ou Dialiba, ou d'aller par le Bornou et le Fezzan à Tripoli.

Le melek lui fit sentir l'impossibilité d'effectuer

ces projets, en lui prouvant qu'il périrait, soit par la main des hommes chargés de l'accompagner, soit par les armes des tribus victimes de leur agression; il ajouta que des haines invétérées entre les souverains du Darfour et du Bergou rendaient le voyage de l'un de ces pays à l'autre impraticable; il finit par lui recommander fortement de saisir la première occasion de retourner en Égypte. La chose n'était pas facile, parce que le sultan retenait les caravanes, afin que celles qu'il avait envoyées en Égypte pour son compte eussent le temps de vendre leurs marchandises.

Cependant Browne exerçait la médecine; on venait le consulter, on l'envoyait chercher; souvent sa science était en défaut; car on s'adressait trop tard à lui, et d'ailleurs il n'avait pas étudié cette branche des connaissances humaines. D'un autre côté, sa sûreté était sans cesse compromise. Le traître Ali-Hamad essaya de se défaire de lui par la force et par le poison; n'ayant pu y réussir, il l'accusa de débaucher ses esclaves. L'affaire, portée devant le juge civil et devant le melek des djelabs, l'innocence de Browne triompha.

Vers la fin de 1795, celui-ci adressa, par l'intermédiaire d'un grand personnage, une requête au sultan, pour rappeler à ce prince ce qu'il avait souffert, le paiement de ce qui lui était encore dû, et la permission de partir. Ne recevant pas de

réponse, il prit le parti de se présenter devant son monarque, auquel il répéta ce que contenait sa supplique: ses réclamations furent appuyées par le grand personnage. Le despote ne dit rien sur le point de la continuation du voyage, et lui fit donner vingt bœufs maigres, qu'il estimait cent vingt piastres, en dédommagement de marchandises qui en valaient sept cent cinquante. Déjà on lui avait donné des chameaux et des bœufs évalués à un prix exorbitant.

Fatigué de toutes ces vexations, Browne quitta Cobbé le 3 mars 1796, et alla joindre le chabir, ou chef de la caravane, qui campait à El-Haïmer, petit village à trois journées de marche au nord de Cobbé. La veille de son départ, on lui avait remis une lettre portant le sceau du melek des djelabs, au nom duquel elle était écrite: elle portait la permission de traverser le Kordofan, pour aller dans le Sennaar. Etonné de ce qu'on lui accordait spontanément ce qu'on lui avait si long-temps et si obstinément refusé, Browne consulta plusieurs djelabs qui avaient mérité sa confiance. Tous lui conseillèrent de n'avoir aucun égard à cette lettre; il suivit leur avis, et fit bien; car il découvrit, par la suite, qu'Ali-Hamad et d'autres scélérats avaient formé le projet de l'assassiner sur la route du Kordofan.

« Pendant mon séjour à El-Facher et à Cobbé,

dit Browne, les personnes qui paraissaient le mieux informées m'avaient souvent assuré que le sultan ne m'accorderait jamais la permission de partir ; la faible compensation qu'il m'avait allouée pour tout ce qu'il avait reçu de moi, semblait confirmer cette opinion. Sachant que les bruits sourdement répandus ont beaucoup de pouvoir sur ces peuples barbares, j'eus soin de faire parvenir aux oreilles du sultan ceux qui concernaient le danger auquel les djelabs s'exposeraient s'ils revenaient sans moi en Égypte, où je vins à bout de persuader que j'avais écrit. Je fis en même temps entrevoir au chahir le péril qu'il courait lui-même ; de sorte qu'il employa tout son crédit auprès du sultan, pour qu'il consentît à ce qu'il m'emmenât. Soit que ce monarque eût été intimidé par ce que je lui avais fait dire indirectement, soit que la manière dont je m'étais conduit depuis trois ans dans ses états lui eût donné de moi une idée plus favorable, il décida enfin de me laisser partir. »

Le voyage d'Égypte ne présenta rien d'extraordinaire, la chaleur fut excessive. En quatre mois, on atteignit Siout.

Le Darfour, dont le nom signifie royaume de Four, était, avant le voyage de Browne, un pays inconnu. Cobbé, la ville la plus considérable, est située par $14^{\circ} 11'$ de latitude nord et $28^{\circ} 8'$ de lon-

gitude à l'est de Greenwich. Elle a plus de deux milles de long, mais elle est très-étroite, chaque maison est entourée de palissades, et chaque enceinte séparée d'une autre par un terrain vague qui est planté d'arbres. Il y a beaucoup de dattiers ; durant la saison des pluies, un torrent fournit de l'eau ; dans les autres temps, on la tire de puits peu profonds ; elle est trouble et a un goût désagréable ; cependant elle n'est pas malfaisante : quelquefois elle devient très-rare. Les autres villes du royaume ressemblent à celle-là.

Cobbé est entouré de plusieurs villages. Une petite montagne à l'est est le repaire des hyènes et des chacals.

L'aspect du pays présente généralement l'image de la stérilité ; dès que les pluies qui durent de la mi-juin à la mi-septembre ont recommencé à tomber, tout change de face. Une verdure riante tapisse les plaines. Excepté les endroits absolument rocailleux, tout est couvert de bois, car on n'essarte pas entièrement les terrains que l'on veut cultiver. Après qu'on a remué la terre avec la houe, on y sème du sorgho, deux mois après on le récolte ; la moisson du froment a lieu trois mois après la récolte. Les haricots, les lentilles, et diverses plantes potagères abondent. Le seul fruit qui mérite d'être cité est le tamarin. L'on cultive mal le dattier.